

Sous ce titre, que je dois à Anne Mounic, ma brève intervention dans ce colloque n'est rien de plus qu'un témoignage, le reflet de l'un de ces moments qui forment le chiffre d'une vie. A l'automne 1979 j'ai abordé à une terre jusqu'alors, pour moi, inexplorée : l'œuvre de Claude Vigée. Le rivage vers lequel m'avait conduite le vent du destin était *L'art et le démonique* et, plus particulièrement, le premier chapitre de ce livre dense, chapitre consacré à Yves Bonnefoy, et dont l'intitulé est une citation : « L'enfant qui porte le monde » et le sous-titre : « De Pierre écrite à Dans le leurre du seuil »¹. C'était, en fait, une seconde lecture, puisque je connaissais ce texte depuis sa première publication dans le Numéro 66 de *l'Arc* à la fin de 1976. Gardé dans l'obscur de la mémoire, il ressurgissait, brillant d'une lumière nouvelle dans laquelle s'affirmait que la poésie « ...se veut parole de confiance, mais non de consolation, au contraire : annonce d'un salut possible, travail de guérison... »². Or, dans ces années, j'avais pu mesurer, précisément, grâce à l'œuvre d'Yves Bonnefoy, le pouvoir de guérison de la poésie sur la blessure dévastatrice du deuil.

La profondeur de l'écho, la résonance intime donnée à cette voix salvatrice par une autre voix poétique, celle de Claude Vigée, m'apportait ainsi, réitérée, la preuve de la vérité d'une expérience dont l'intensité subjective aurait pu éveiller le soupçon. La réalité substantielle des mots de la poésie, leur efficacité se voyaient confirmées. Mon expérience était partageable. Elle était, de plus, redoublée par la vibration d'une autre voix qui, dans son évidente altérité, réverbérait la première. « Je n'étais donc pas seul », devait écrire plus tard, un ami qui fut cher à Claude Vigée et à moi, François-René Daillie, relatant sa découverte de l'œuvre de Claude Vigée et particulièrement du *Journal de l'été indien*.³ C'est bien de cela qu'il s'agit : je n'étais pas seule, je pouvais faire confiance à l'accord des voix amies, prendre appui sur elles, renaître. C'est portée par cette confiance que je décidai d'envoyer à Claude Vigée mon premier recueil de poèmes, ces *Résonances* parues en 1978. J'ignorais son adresse, je suis passée par l'éditeur. La réponse ne s'est pas fait attendre : « Je serai à Paris pour quelques mois début janvier 80. Voici l'adresse...et le téléphone... ».

J'ai continué à lire, à chercher les visages aussi, à travers le beau petit livre de Jean-Yves Lartichaux,⁴ dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », puis, janvier venu, j'ai téléphoné et invité à dîner chez moi Claude et Evy. Ils sont arrivés, un soir d'hiver. Je ne les connaissais pas. Je les ai reconnus, tout de suite. Ils étaient là, couple d'époux fraternels, apportant à l'inconnue que j'étais le cadeau d'une fraternité spontanée qui allait, au cours des années, s'approfondir dans le respect mutuel des différences et le partage des épreuves traversées. Fraternité soutenue

1 Claude Vigée, *L'art et le démonique*. Paris : Flammarion, 1978, pp. 13-27.

2 *Ibid.*, p. 18.

3 François-René Daillie, *Vivre, vivre ! Colloque de Cerisy, « La terre et le souffle »*. Paris : Albin Michel, 1992, pp. 381-386 et *Le ciel sur la colline*. Cognac : Le temps qu'il fait, 1994, pp. 77-85.

4 Jean-Yves Lartichaux, *Claude Vigée*. Paris : Seghers Poètes d'aujourd'hui, 1978.

encore, étayée par la fécondité et la qualité des rencontres permises par le Colloque de Cerisy que j'ai eu la joie d'organiser en 1988, avec la collaboration de Michèle Finck. La joie ... « Un poète est un homme qui rétablit la joie ... »⁵, ce sont précisément ces mots, extraits de *Le Parfum et la Cendre*, qui figurent en exergue au volume des Actes du colloque.

Ainsi, au cours de presque quatre décennies, ai-je pu vérifier que n'était pas vaine musique ce chant de *L'été indien* :

Le poète est venu pour rassembler l'espace ;
nous qui étions perdus dans le pays d'Assur,
continent du sommeil et de la solitude,

Nous sommes retrouvés, recueillis hors des sables,
 Nous nous tenons debout dans la clarté commune⁶

Certes, il est impératif de savoir le caractère ponctuel du miracle de la parole de poésie. Pour se maintenir dans la vérité qui est le noyau incandescent et la pierre de touche de ces « mots de guérison » qu'Yves Bonnefoy demande au poète de redire à celui qui « s'approche »⁷, « ... s'il reste recru d'angoisse et de fatigue », il faut affirmer clairement que c'est en des moments, en des lieux précis du texte poétique que fulgure la rencontre du frémissement lumineux d'une voix avec une sensibilité qui va le recevoir comme un don, comme un viatique. Ces instants, ces lieux privilégiés sont évoqués, avec une limpidité absolue dans sa prudence même, par Philippe Jaccottet dans un petit livre récent : « ... ce qui tient, dans une certaine mesure, devant la mort [...] ce qu'Hölderlin nomme le 'pur jailli' ... dont il nous avertit qu'il est énigme [...] et qui n'est pas très loin de 'l'étincelle d'or de la lumière nature' de Rimbaud [...] ce jaillissement ne se produit d'ailleurs que par instants, dans une phrase, dans un vers que nous sommes alors tentés de qualifier [...] de 'magiques' pour l'intensité de leur effet sur nous [...] (Et il m'est arrivé [...] de ressentir que la poésie et la musique dans leurs moments de magie, ou de grâce, semblent précisément infléchir le mouvement du monde, fléchir la rigueur du destin.) »⁸

La conclusion qui s'impose est que notre dette est grande envers ces mots de pure clarté, ces instants de plénitude qui, parfois, soudain, se font écho comme « l'enfant qui porte le monde »⁹ de Bonnefoy et le « lionceau de l'aurore »¹⁰ de Vigée.

5 Claude Vigée, *Le Parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 70.

6 Claude Vigée, « Toute la vie demeure », in *L'homme naît grâce au cri*. Paris : Seuil Points, 2012, p. 102.

7 Yves Bonnefoy, « Qu'une place soit faite à celui qui approche... », *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* (1953). Paris : Mercure de France, 1967, p. 81, et Paris : Gallimard, Poésie, 1970, p. 117.

8 Philippe Jaccottet, *Ponge, pâturages, prairies*. Paris : Le Bruit du temps, 2015, pp. 40-42.

9 Yves Bonnefoy, *Dans le leurre du seuil*. Paris : Mercure de France, 1975, p. 42.

10 Claude Vigée, « Le roi de nos années », in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 305.

Claude Vigée, par Michel Milberger. Bronze.

